

*Le vent d'Est passera tant sur cette terre, qu'il portera chacun de nos atomes en un lieu différent...* J'ai souvent cité ce poème de Saadi qui est une offrande apaisée à l'espace et au temps, et dit du même mouvement la migration, les noces, comme si la dispersion favorisait enfin la plénitude aride d'un corps à corps universel. L'évocation de cette expérience ultime devient en quelques parages physiquement perceptible : l'avancée vers d'âpres horizons, la traversée d'étendues sèches mettent dans les muscles et les os une jubilation simple, élémentaire, qui change le rythme et la vision, et jusqu'à l'être des choses.

On ne sort jamais indemne d'un séjour au désert. On a vécu dans l'invivable et cotoyé la négation de soi. On a connu le plus extrême, le miroir de sable qui brûle les reflets et les ombres, le rien du dehors, les mirages du dedans. On a levé le voile qui retenait le cœur, qui déguisait le vide. La moindre pierre parle d'impossible rosée. La poussière se pare d'un halo d'épopée. Il y a des rapt, des cavaliers, des blessures, des baisers qui dansent dans la lumière et sombrent au ras du sol. Un seul pas suffit à brouiller les traces des empires, et une jarre brisée, toute l'histoire des hommes.

L'immensité, sous le soleil, pour piéger l'absence qui l'habite, aime les objets et les signes. Un vase, une amphore, une coupe sont des refuges intenses, des marques décisives à portée de main, à mesure de regard. Quelqu'un les a créés en un monde démuné. Formes de soif et de faim. Formes de songe et de fête. Le peintre qui passe voit en

eux des emblèmes, des viatiques, des clairières de mémoire. Jamais son œil n'a perçu à ce point l'exacte magie des lignes, des densités, des abîmes, l'exacte vibration des heures, l'exacte charge du destin. Jamais, si près d'une nature morte, il n'a pressenti le sens ni l'extase, le jeu fragile de l'éternel, l'impermanence.

L'Égypte aura été pour Lise Marie Brochen la chance d'un autre seuil. Une porte, qui pourtant n'existait pas, a été poussée, effacée, dilapidée. Alliée aux vents de sable, aux mutations de la matière, aux chants des solitudes, sa peinture désormais conjugue ensemble la force et l'éphémère. Le mouvement partout s'impose comme un souffle profond, une irruption hantée. Chaque parcelle du motif a gardé son aura, son éclat, ses chimères. La coupe contient plus de secrets que les lèvres ne pourront boire. L'amphore se rappelle les tempêtes, les naufrages. Le vase embrasse encore toutes les fleurs répudiées. Formes fixes et mouvantes. Formes proches et lointaines. Formes de terre et de vide. Rien ne vient arrêter le cycle des métamorphoses. Et les choses révèlent leur substance oubliée dans l'élan, les couleurs ou les traits de Lise Marie Brochen, comme jadis dans les plus beaux quatrains de Khayyâm :

*Cette cruche où le maçon s'abreuve*

*Est faite d'un œil de roi et d'un cœur de vizir.*

*Chaque coupe à la main du buveur*

*Mêle une joue d'ivrogne et la lèvre d'une beauté voilée.*